UNIVERSITE D'ABOMEY CALAVI
(UAC)

**********oooooooo**********

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
(FASHS)

**********oooooooo**********

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE
(DPH)

**********oooooooo**********

MEMOIRE DE LICENCE

Le bien et le bonheur dans *l'ETHIQUE A NICOMAQUE* d'Aristote.

Réalisé par :

Jules Hindowa AFFAGNON

Sous la direction de :

Dr Kléber BONON
Enseignant-Chercheur
DPH/FASHS/UAC

Jury :

Présidente : Dr. Félicité A. AKUESON (**M.A.**)

Rapporteur : Dr. Kléber BONON (**M.A.**)

Examinateur : Dr. David Pierre AVOCES (**A.**)

Mémoire soutenu le 25/07/2022

Sommaire

Introduction 6

Chapitre I : Signification des concepts du bien et du bonheur et le lien existant entre ces derniers 9

Chapitre II : Le bien et le bonheur chez Aristote 12

Chapitre III : Analyses (portée), limites et perspectives 27

Conclusion 45

Références bibliographiques 46

Table des matières 49

A

Ma très chère mère Justine Dogbé OUSSA

Mon très cher feu père Hougbégnon AFFAGNON

Remerciements

- Nous adressons nos sincères remerciements à tous les professeurs du département de philosophie de l'UAC en l'occurrence notre directeur de mémoire, le docteur Kléber BONON qui, malgré ses empêchements a accepté de nous conduire dans la réalisation de ce travail.
- Un grand remerciement à l'endroit de tous les membres de notre famille surtout nos frères et sœurs : AFFAGNON Benoît, Robert Ahmed, Clément, Jeanne, Noëline, Pierre, Victor et Justin ODOU qui nous ont soutenu financièrement, matériellement, moralement, durant nos études du primaire jusqu'à aujourd'hui.
- Aussi nous remercions Mr Firmin KOUNNOU, Justin KOUNDOU, Epiphane VINONHOUN, Jonas DOSSOU, Cyrille HODONOU, Samuel HODONOU, ASSOGBA Moïse, Maman Moïse, pour leurs conseils et soutiens indéfectibles.
- Je remercie de tout mon cœur ma très chère Nadège Y. DJOSSOU pour ses conseils, soutiens et prières pour la réalisation de ce travail.
- A mes amis très chers Janvier KOUNDOU, Léon GANDONOU, Gildas BOGNON et à tous les camarades étudiants et étudiantes de ma promotion qui m'ont soutenu de part et d'autre par leurs apports et suggestions le long de ce parcours, je vous en suis vraiment reconnaissant.

Résumé

La question du bien et du bonheur remonte jusqu'à l'Antiquité où la plupart des philosophes du temps se préoccupait, d'appréhender le sens de la notion du bonheur et de rechercher les moyens possibles qui constitueraient la clé de déverrouillage. Ainsi, à partir de notre travail, nous avons choisi d'approfondir nos connaissances en matière de la problématique du bien et du bonheur avec Aristote dans son ouvrage intitulé *Ethique à Nicomaque*. Etant l'un des pionniers qui ont examiné cette problématique, Aristote a réussi à tracer tous les chemins et moyens possibles permettant d'accéder au bonheur dans cet ouvrage : *Ethique à Nicomaque.* Puisque l'aspiration première des hommes est le bonheur, ce dernier mène des actions en vue de ce bonheur afin de l'avoir. Alors, la morale aristotélicienne nous apprend donc que pour accéder au bonheur, il faut qu'une pratique vertueuse domine nos actes, sans quoi l'accès au bonheur serait impossible. L'éthique d'Aristote est cette théorie qui ne vise que ce bonheur, ultime bien dans toute action.

La confrontation de cette théorie éthique à d'autres, nous a amené à comprendre une autre théorie dont l'action au départ est totalement inconditionnée. Cette théorie est le système éthique de Kant. Ce philosophe des Lumières développe une morale selon laquelle nous devons agir de telle sorte que la maxime de notre action puisse s'ériger en loi universelle. Autrement dit, que l'homme doit agir par bonne volonté, par devoir suivant la morale afin d'avoir le bonheur qu'il n'espérait avoir au début. Par ailleurs, les problèmes actuels liés à l'être humain nous montre qu'il faut éduquer l'homme à la vertu dans l'objectif de l'amener à acquérir un bonheur identique à celui préconisé par les anciens.

Mots clés : Bien, Bonheur, Morale, Bonne volonté, Ethique, Devoir, Vertu.

Summary

The question of good and happiness goes back to antiquity when most of the philosophers of the time were concerned with grasping the meaning of the notion of happiness and seeking possible means which would constitute the key to unlocking it. Thus, from our work, we have chosen to deepen our knowledge of the problematic of good and happiness with Aristotle in his work entitled *Ethics in Nicomaques.* Being one of the pioneers who examined this problematic, Aristotle succeeded in tracing all the possible ways and means to achieve happiness in this work: *Ethics in Nicomaques*. Since the primary aspiration of men is happiness, the latter takes actions towards this happiness in order to have it. So Aristotelian morality teaches us that in order to have access to happiness, a virtuous practice must dominate our actions, otherwise access to happiness would be impossible. Aristotle's ethics is this theory which aims only at this happiness, the ultimate good in all action.

The confrontation of this ethical theory with others, has led us to understand another theory whose action at the outset is totally unconditioned. This theory is Kant's ethical system. This Enlightenment philosopher develops a moral according to which we must act in such a way that the maxim of our action can become universal law. In other words, that a man must act out of good will, out of moral duty in order to have the happiness what he did not expect to have at the beginning. Moreover, the current problems linked to human beings show us that it is necessary to educate man in virtue in order to bring him to acquire happiness identical to that advocated by the ancients.

Keys words: Good, Happiness, Moral, Good will, Ethic, Duty, Virtue.

Introduction

Dans l'Antiquité, la plupart des philosophes se sont donnés pour tâche d'appréhender non seulement la notion du bonheur, mais de rechercher aussi les moyens possibles qui favorisent son accès. Ce dernier est ce qu'ils désignent comme ultime bien, souverain bien, et fin parfaite. Sa recherche est ce qui préoccupe l'homme car depuis qu'il est apparu sur terre, ce dernier cherche toujours à mener une vie, à vivre une vie heureuse, une vie paisible. Jouir de la vie sans aucune peine, sans aucune difficulté est ce qui fait le bonheur de l'homme. Cependant, c'est une vision beaucoup plus pessimiste des choses que nous apporte la pensée dans l'Antiquité tout comme la réflexion à la Modernité. Alors, l'eudémonisme pose comme principe que le bonheur est le but de la vie humaine. L'aspiration première de l'être humain est le bonheur, est la jouissance d'une vie paisible.

En effet, la question du bonheur occupe de manière tenace la mémoire ou la pensée des hommes. Alors, les hommes posent toute sorte d'interrogation sur le mode opératoire permettant d'accéder à ce bonheur. De là, plusieurs penseurs ont abordé la question du bien et du bonheur à leur juste manière. Ainsi, c'est dans ce sillage justement que s'inscrit le thème de recherche intitulé : « Le bien et le bonheur dans l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote », dans l'intention de dégager la conception aristotélicienne du bien et du bonheur ; de retrouver sa position par rapport à ce thème ; de dégager les limites liées à sa thèse.

D'abord, le bien est ce qui est avantageux ; c'est le synonyme de la richesse, de tout ce que l'on peut s'approprier. D'autre part, le bien, c'est ce qui est jugé conforme à l'idéal moral. Chez Aristote, c'est *« l'objet de tous les vœux »*[1]. C'est ce vers quoi tendent toutes les actions humaines. C'est le but, la fin ultime de toute action. Quant au bonheur, c'est le bien vivre qui constitue notre nature propre. Il s'agit de bien vivre notre destiné personnelle, d'être dans une situation accomplie.

[1] Aristote, 1992, *Ethique à Nicomaque,* Paris, LGF, p.35.

Le bonheur, c'est un état de satisfaction complète, caractérisée par sa plénitude et sa stabilité. Selon les épicuriens, le bonheur est l'absence de douleurs. Pour ceux-ci, quand l'homme n'éprouve aucune peine, aucune difficulté, quand l'homme n'est pas dans une situation de malheur, de souffrance, il est heureux. Mais, dans la morale kantienne, le bonheur est conçu comme la satisfaction de toutes nos inclinations. Le bonheur est quelque chose de très précieux à conquérir pour toujours. Le bonheur qui est ressenti dans le sourire, la gaieté et l'harmonie constitue une source de réflexion. Le bonheur dissipe la tristesse et il met fin à toute inquiétude. Il force l'esprit à l'admiration et finalement à développer une confiance en l'intelligibilité de l'être lui-même. Le bonheur, tel qu'il se présente, réside dans la plus grande joie, dans l'amour, dans la concorde, dans tout ce qui en chacun de nous rend l'humanité de l'homme prospère.

Alors, si notre choix porte sur ce thème, c'est justement parce que nous voyons qu'aujourd'hui toutes les actions humaines convergent vers une fin, un but qui n'est autre que son bonheur, son souverain bien. C'est en vue de cette fin ultime que les hommes mènent des actions. Ce thème pose donc le problème de la signification des concepts du bien et du bonheur selon Aristote et aussi de la conception de ce dernier dans le dynamisme humain à acquérir le bonheur ou l'idéal bien. Ainsi, qu'est-ce donc que le bien ? Qu'est-ce que le bonheur ? Quel lien peut-on établir entre le bien et le bonheur ? Quelle est la conception aristotélicienne du bien et du bonheur ? Quels sont les moyens permettant d'atteindre le bonheur selon Aristote ? Qu'est-ce qui caractérise le bonheur et en quoi le bonheur constitue-t-il l'idéal bien ? La vertu est-elle une condition d'accès au bonheur ? Quelles sont les limites liées à la thèse d'Aristote ? Le bonheur, le souverain bien est-il réalisable, est-il atteignable dans ce monde ? Aristote n'est pas resté en marge pour cette question du bien et du bonheur.

Le bonheur c'est la fin de toute action. Dans ce monde, l'on pourrait atteindre le bonheur. L'homme pourrait avoir cette plénitude, cette satisfaction

qu'il désire atteindre dans ce monde, car c'est en vue de cette plénitude qu'il mène des actions. Toutes les actions de l'homme se convergent vers son idéal bien. Aristote écrit donc que le bonheur « *est la fin de tous les actes possibles à l'homme* »[1]. Ayant voulu ce bonheur, il prend la vertu comme un moyen lui permettant de l'avoir. En ce sens, il pose des actes de vertu et devient vertueux car la vertu consiste à agir modérément dans le juste milieu. C'est ainsi ce que nous a expliqué Aristote à travers son ouvrage *Ethique à Nicomaque*. Dans cet ouvrage, Aristote nous a montré tous les chemins possibles pour atteindre le bonheur ; car méditer sur le bonheur, c'est chercher le mécanisme qui conduit à cela. Ce sont ces chemins que nous a montrés Aristote dans son *Ethique à Nicomaque*.

Alors, nous aborderons ces différentes interrogations posées plus haut en trois chapitres. Dans le chapitre I portant sur la clarification conceptuelle et lien notionnel, nous aurons à définir les différents concepts du thème de recherche et à dégager le lien qui existe entre ces concepts. Dans le chapitre II portant sur le bien et le bonheur chez Aristote, nous aurons à faire l'exégèse des différents aspects du bien et du bonheur qu'aborde Aristote et enfin dans le chapitre III portant sur analyse (portée), limites et perspectives, il s'agira de porter un jugement positif sur les différents points abordés par Aristote en ressortant ses mérites d'une part, et d'autre part relever les insuffisances, les limites de sa thèse.

[1] Aristote, Op. Cit. p. 51

Chapitre I : Signification des concepts du bien et du bonheur et le lien existant entre ces derniers.

Section 1 : Signification des concepts

1.1 : Le bien

Etymologiquement, le bien vient du latin « *bene* » qui signifie « bien » ou du latin « *bonus* » qui signifie « bon ». Au sens général, le bien est ce qui est avantageux ou utile à une fin donnée. Au sens économique, le bien est synonyme de richesse, de possession, de tout ce que l'on peut s'approprier. Donc ici, le bien a un lien, a une relation avec tout ce que l'homme peut posséder. Au sens moral, c'est ce qui est jugé conforme à l'idéal moral. Employé comme nom en métaphysique, le bien désigne ce qui est absolument désirable. Il est donc partie liée au désir, et plus particulièrement au désir défini comme positivité, c'est-à-dire comme générateur de valeur et non ici comme négativité, comme manque.

1.2 : Le bonheur

Quant au bonheur, il vient de l'étymologie grecque « *eudaimonia* » composée d'une part de radical « *daimon* » qui est une divinité qui désigne ce qui fait notre nature personnelle, notre destinée individuelle et d'autre part du préfixe « *eu* » qui désigne à la fois le « bien » ou le « bien vivre ». *Eudaimonia* est donc le bien vivre qui constitue notre nature propre. Il s'agit de bien vivre notre destinée personnelle, être dans une situation accomplie. Le bonheur est un état de satisfaction complète, caractérisé par sa plénitude et sa stabilité. Distinct du simple plaisir considéré généralement comme un état affectif incomplet et éphémère, le bonheur est conçu, ou bien négativement en tant qu'absence de douleur (Epicure), ou bien et surtout, positivement comme la satisfaction de toutes nos inclinations (Kant), résultat de l'épanouissement de l'ensemble des virtualités de l'homme. Selon le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), le bonheur peut être défini comme un « *état essentiellement moral*

atteint généralement par l'homme lorsqu'il a obtenu tout ce qui lui paraît bon et qu'il a pu satisfaire pleinement ses désirs, accomplir totalement ses diverses aspirations, trouver l'équilibre dans l'épanouissement harmonieux de sa personnalité. »[1]

Section 2 : Relation entre le bien et le bonheur

D'après la définition des deux concepts, et que si nous prenons le « bien » au sens économique, nous voyons qu'il est synonyme de richesse, de possession, de tout ce que l'on peut s'approprier. Le « bien » a donc un lien avec tout ce que l'homme peut posséder. Que ça soit l'honneur, la richesse, la santé. Et puisque l'homme veut toujours se voit le plus heureux sur la terre, il cherche à tout prix à tout amasser pour être riche. Tout ce que l'homme désire avoir est lié au bien. Les hommes agissent toujours de telle manière qu'ils auront quelque chose à la fin de leur action. Dans la réalisation d'un projet sur terre, l'homme vise toujours un but, une fin ultime qui n'est que son « bien ». C'est ce que voudra dire Aristote lorsqu'il définit le bien comme « *l'objet de tous les vœux* »[2].

Alors que le bonheur est un état de satisfaction complète, caractérisé par sa plénitude et sa stabilité. Le bonheur est un état ressenti comme agréable, équilibré et durable par quiconque estime être parvenu à la satisfaction de ses aspirations et désirs et éprouve alors un sentiment de plénitude et de sérénité. Le bonheur se voit dans la durabilité et dans la stabilité des biens matériels, de la richesse.

De ces analyses, nous voyons que le bien et le bonheur ont un lien de ressemblance. C'est-à-dire qui dit bien, dit déjà le bonheur. Il n'y a pas une différence entre les deux concepts pour autant mais la seule différence qu'il y a entre les deux concepts c'est que quand l'homme désire avoir un bien, il mène de bonnes actions afin de l'avoir et c'est quand ce bien obtenu par cet individu dure dans le temps qu'on parle du bonheur. Donc le bonheur se conçoit dans la

[1] fr.m.wikipedia.org
[2] Aristote, Ibid.

durabilité et dans la stabilité des biens matériels, de la richesse en bref. C'est la seule différence qui existe entre le bien et le bonheur. Mais d'après la définition de certaines personnes où le bonheur a été défini comme un état essentiellement moral atteint généralement par l'homme lorsqu'il a obtenu tout ce qui lui paraît bon et qu'il a pu satisfaire pleinement ses désirs, on voit que le bien est intrinsèquement lié au bonheur. Dans leur nature intrinsèque, le bien est égal au bonheur.

Vu que les fins poursuivies par les hommes sont multiples (la richesse, l'honneur, la santé, etc.) seul peut être appelé souverain bien une fin qui soit parfaite, c'est-à-dire désirable en elle-même et pour elle-même, et non pas seulement, afin d'en atteindre d'autres par la suite. Ainsi, se conçoit le bonheur, le bien qui se suffit à lui-même. Si nous prenons ce passage où Aristote écrit : « *Tous les arts, toutes les recherches méthodiques de l'esprit, aussi bien que tous nos actes et toutes nos décisions réfléchies semblent toujours avoir en vue quelque bien que nous désirons atteindre* »[1], nous verrons que le bien, la fin ultime de toute action dont parle Aristote n'est autre que le bonheur. Aussi, dans le livre I, chap. 2, nous voyons que ce bien dont on parle est le bien suprême que certains appellent le bonheur. Donc le bien et le bonheur sont les mêmes. Qui parle du bien parle du bonheur indirectement.

De tout ce qui précède, nous comprenons que l'homme désire avoir des biens, que l'homme poursuit des fins (la richesse, l'honneur, la santé, etc.), ce qui l'amène à rentrer dans le bonheur à cause de la durabilité et de la stabilité de ces biens qu'il a acquis.

[1]Aristote, *Ibid.*

Chapitre II : Le bien et le bonheur chez Aristote

Analyser la problématique du bien et du bonheur chez Aristote, revient à faire l'exégèse des différents aspects du bien et du bonheur qu'aborde le Stagirite. Le bonheur étant avec lui l'idéal bien, la fin ultime à laquelle toute action doit recourir, vers laquelle toute action doit être dirigée. L'accès à cet idéal bien qu'est le bonheur exige de l'humain une certaine disposition stable qui constitue la condition sine qua non que ce dernier doit remplir. Parlant de cette disposition stable, l'on fait allusion directe à la vertu qui favorise l'accès plus rapide et plus simple au bonheur qui se perpétue dans la vie humaine à travers ses caractéristiques les plus éminents.

Section 1 : La vertu comme condition d'accès au bonheur

Généralement, les actions de l'être humain se convergent toujours vers une fin. C'est-à-dire que l'être humain pose ses actions dans l'intention d'atteindre un but, un objectif, donc une fin précise. Aristote le souligne ainsi : « *Mais dans toute action, dans toute décision réfléchie, le bien est la fin même qu'on poursuit ; c'est toujours en vue de cette fin que l'on fait constamment tout le reste.* »[1]. De cette assertion, on comprendrait que son bien est la fin même, le but visé par quelqu'un dans son travail et c'est en vue de cela que l'homme mène bien son travail parce qu'il sait qu'il a quelque à gagner à la fin de l'action. Son bien est donc la fin que vise tout homme en menant une bonne action. Que la fin soit bonne ou mauvaise, cela émanerait de la disposition de l'homme à poser l'acte et aussi la base qu'il donne à l'action.

Il est sans doute admis de tous que c'est la bonne fin qui est primordialement recherchée par l'homme. Dans ses actions, il cherche à réaliser une fin heureuse, c'est-à-dire son bonheur au travers de ses actions et ceci par des moyens spécifiques. Ce bien recherché par l'individu dans ses actions n'est que le bien suprême qui doit être quelque chose de parfait et de définitif. C'est le

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.49.

bonheur qui n'a pas besoin de faire corps avec quelque chose d'autre pour être la plus désirable. Le bonheur se suffit à lui-seul.

En effet, le bonheur est ce à quoi tendent tous nos actes, toutes nos décisions réfléchies : « *Tous les arts, toutes les recherches méthodiques de l'esprit, aussi bien que tous nos actes et toutes nos décisions réfléchies semblent toujours avoir en vue quelque bien que nous désirons atteindre* »[1]. C'est pour dire que l'homme agit toujours en vue de sa fin qui soit bonne ou mauvaise. L'homme veut toujours être heureux en menant de bonnes actions. Toutes les actions de l'homme convergent toujours vers sa fin. Platon le rappelle dans l'*Euthydème* et le *Philèbe*, que les hommes poursuivent une fin dernière, le bonheur, dont la possession permet l'accomplissement objectivement parfait de la nature humaine.

Le bonheur est activité, et la fin la plus digne d'être poursuivie. Surtout l'eudaimonia, qui est le bonheur propre à l'homme, doit se définir par rapport à l'activité spécifique de l'homme, qui est l'activité conforme à la raison et en accord avec la vertu. La vie humaine n'est une vie heureuse que si elle reste soumise à un contrôle rationnel ; sinon, elle ne serait pas la vie bonne pour un être humain. Le bonheur est souvent conçu selon la vie qu'on mène soi-même. Or, il existe trois grandes manières de vie possible : la vie de plaisir, la vie politique, et la vie contemplative. Les hommes les plus grossiers choisissent une vie bestiale, c'est-à-dire une vie non conforme à la droite raison car c'est la raison de l'homme qui le commande à exercer une action propre. Il écrit : « *Ainsi, la fonction propre de l'homme serait l'acte de l'âme conforme à la raison, ou du moins l'acte de l'âme qui ne peut s'accomplir sans la raison.* »[2]. Là on comprend que la raison joue un rôle très important dans l'œuvre propre de l'homme. Ces hommes qui ne font pas usage de leur raison, sont ceux qui veulent coute que coute un bonheur sans pour autant chercher à connaitre ce qui permet de l'obtenir. Ceux qui se

[1] Aristote, *Op. Cit*. p.35.
[2] Aristote, *Op. Cit.* p.53.

plaisent à la vie pratique cherchent l'honneur. Mais dans la mesure où l'honneur dépend d'autrui, tandis que le bien est personnel, il semble qu'ils recherchent plutôt la vertu.

Le bonheur a plusieurs acceptions selon les individus c'est-à-dire que pour certains c'est de la vertu ; pour d'autres c'est de la prudence ; pour les uns c'est de la sagesse. Chacun à sa manière de voir le bonheur puisque le bien qu'est la fin ultime de toute action a trait au domaine dans lequel on le veut, c'est-à-dire que le bien de la médecine est très différent du bien de l'art de l'architecture. De plus, la perfection d'une chose varie suivant la vertu spéciale de cette chose et que le bien propre de l'homme est l'acte de l'âme qui est dirigée par la vertu. Mais comment l'homme peut-il arriver à la réalisation de sa fin, de son bonheur en ce monde ?

Aristote répond que c'est uniquement par la vertu. Aristote écrit à cet effet : « *… ; mais ce sont les actes de vertu qui seuls décident souverainement du bonheur…* »[1]. De là nous comprenons que la vertu constitue le seul chemin, la seule voie par lequel l'homme peut-il arriver à la réalisation parfaite de sa vie. Pour Aristote, on ne peut pas parler du bonheur sans la vertu. La fortune ne fait pas d'un homme un heureux mais c'est la vertu qui fait de l'homme un heureux. La vertu apparaît comme le mode opératoire, l'instrument d'atteinte du bonheur, du souverain bien de notre activité. Elle est le seul moyen par lequel l'homme peut-il parvenir à réaliser sa fin, son bonheur dans ce monde, a répondu Aristote.

Dès lors, le chemin qui conduit à ce souverain bien doit être examiné soigneusement. Nous allons étudier la vertu pour connaitre ce qui fait sa particularité comme le dit Aristote lui-même : « *Puisque le bonheur est, d'après notre définition, une certaine activité de l'âme dirigée par la vertu parfaite, nous*

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.64.

devons étudier la vertu. Ce sera un moyen rapide de mieux comprendre aussi le bonheur »[1].

1.1 : La vertu : une position d'équilibre

La vertu est un moyen terme entre deux excès, deux vices. La vie éthique doit s'éloigner des excès et doit toujours être dans un juste milieu, une juste mesure garante de sa vertu. C'est la juste proportion entre deux excès. Ainsi, la vertu parfaite se joue-t-elle dans le domaine de la neutralité. La vertu, pour Aristote, se comprend toujours au regard des absolutisations possibles. Par exemple, la vertu du courage peut être déviée de deux manières différentes soit par défaut de courage, auquel cas on tombe dans la lâcheté, soit par excès de courage et l'on tomberait dans la témérité. Ce qui cause une telle déviance est liée à notre rapport au plaisir que l'on désirerait par trop ou à la souffrance que l'on craindrait trop aussi.

De même, on ne peut pas appeler vertueux l'homme qui se livre à tous les plaisirs comme celui qui serait insensible à tout. Autrement dit, une vertu se comprend toujours entre son défaut et son excès. La vertu est toujours affaire de mesure ou d'équilibre. Pour Aristote, nous devons agir suivant la droite raison. On doit apprendre à l'homme comment agir d'après la vertu. L'homme doit être éduqué depuis son enfance, dès le bas âge à la vertu, dans la mesure de pratiquer des actes de vertu. C'est justement cet aspect de l'éducation de la vertu qu'Aristote montre lorsqu'il s'exprime en ces termes :

> « *La vertu est (…) une disposition acquise volontaire consistant par rapport à nous, dans la mesure définit par la raison conformément à la conduite d'un homme réfléchi (…) si, selon son essence (…) la vertu consiste en une juste moyenne par rapport au bien et à la perfection, elle se place au point le plus élevé.* »[2] .

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.70.
[2] Aristote, 1958, *Ethique à Nicomaque,* Paris, Vrin, p.71.

Cette idée se trouve renforcer et plus soutenir quand Aristote affirme lui-même de nouveau :

> « *La vertu est cette disposition qui nous rend capable de poser les meilleurs actes et qui nous dispose le mieux possible à l'égard de ce qu'il a de meilleur, le meilleur et le plus parfait étant « ce qui est conforme à la droite raison », c'est-à-dire le milieu entre l'excès et le défaut par rapport à nous* »[1].

On constate qu'Aristote recommande l'enseignement, l'éducation de la vertu qu'on doit inculquer à l'homme depuis son enfance afin que ce dernier mène des actions morales : amener l'être à agir suivant la droite raison, agir de façon vertueuse et modeste. L'action vertueuse renvoie à une action morale dans laquelle le respect des normes et principes est garanti. Elle constitue par extension le gage d'une société paisible et stable. L'homme étant pour Aristote un animal politique, il ne peut accéder au bonheur que par le biais d'une éducation fondée sur la vertu. C'est justement ce versant de l'éducation aristotélicienne que montre Roger E. K. Adanhounmè lorsqu'il dit : « *Le bonheur qui passe par l'éducation à la vertu ne peut se concevoir chez le Stagirite en dehors du lien social. L'homme ne peut être heureux que parce qu'il est fondamentalement un animal politique* »[2].

C'est une nécessité constante pour nous de se guider sur les circonstances dans lesquelles on est placé quand nous agissons. C'est bien dans le juste milieu que la vertu aristotélicienne peut idéalement conduire au bonheur. C'est dans cette neutralité que peut assurément se jouer l'éthique d'Aristote qui vise le développement complet des individus. Chez Aristote, la vertu se trouve au milieu, la vertu est une médiété entre un excès et un défaut. La vertu se trouve dans la mesure. Elle est la disposition par laquelle un homme devient bon et par laquelle son œuvre propre sera rendu bonne. La vertu est une sorte de médiété, en ce sens qu'elle vise le moyen. L'homme vertueux est un homme prudent.

[1] Aristote, 1951, *Ethique à Eudème,* Paris, Vrin, p.95.
[2] Roger K. E. Adanhounmè, 2015, *Education et psychologie du développement humain*, Cotonou, Les Editions La Pensée en Afrique, p.18.

1.2 : La phronésis : la prudence aristotélicienne

La prudence chez Aristote est la vertu éminente. C'est la vertu des vertus. Le niveau le plus élevé de la vertu. C'est la faculté d'orienter les fins de ses actions vers des réalisations heureuses pour son propre bonheur. La prudence est la capacité de réaliser un bon arbitrage dans l'accomplissement de l'action qui doit mener au bonheur. Eduquer les hommes à la prudence, c'est leurs donner la faculté de répondre efficacement à notre tendance naturelle au bonheur. L'homme vertueux s'appelle chez Aristote le « phronimos ». Il s'agit de l'homme prudent, de l'homme de jugement, de l'homme qui possède le jugement pratique. C'est celui qui seulement est capable de discerner de manière réfléchie et délibérée la voie moyenne, la médiété entre deux vices, mais une fois ce discernement opéré, est capable de porter au sommet de l'excellence la vertu qu'il souhaite mettre en œuvre. Si la vertu la plus éminente (la prudence) du temps revient à la capacité du choix du moyen conduisant au bonheur, alors la vertu serait fluctuante car elle se réduirait à un désir délibératif des choses qui dépendent de nous. La prudence ne s'exerce pas sur des choses qui ne peuvent changer, que l'on ne peut accomplir ou encore qui relèvent d'une appréciation sur la nature d'un objet. La phronésis n'est ni une science exacte, ni une technique de production (art). La prudence ne porte que sur les actions morales.

Ensuite, il convient de ne pas réduire son jugement à une fin immédiate mais de voir si, à terme, telle action peut conduire à la vie heureuse (souverain bien). C'est-à-dire qu'elle s'efforce de voir jusqu'où peut porter les conséquences de son action. La vie la meilleure est celle de l'homme prudent (phronimos), exemplaire vivant de la sagesse pratique, qui réalise au mieux le bien le plus accessible à l'homme. La prudence est une disposition (habitude), accompagnée de règle vraie, capable d'agir dans la sphère de ce qui est bon ou mauvais pour l'homme. La prudence selon Aristote relève plus de l'opinion *doxa* que de

l'*épistémè*. En ce sens, elle ne peut réclamer pour elle la dimension d'excellence, contrairement aux autres vertus.

D'une certaine manière, la prudence est la reine des vertus et en même temps, une vertu un peu à part des autres. C'est en effet sous son gouvernement ou son commandement que les autres vertus sont coordonnées jusque dans l'excellence pour parvenir à la fin ultime, au souverain bien, à la vie heureuse. Les autres vertus sont les moyens, la phronésis quant à elle, prend en compte le souverain bien. Pour Aristote, les vertus sont des activités indissociables du caractère des personnes et des situations qui orientent des attitudes. Cet aspect de la vertu à tout son poids dans la phronésis, c'est-à-dire l'aptitude au jugement pratique.

De tout ce qui précède, l'éthique aristotélicienne détermine en quoi consiste le souverain bien : un bien qui soit une fin ultime, qu'on ne cherche pas pour obtenir d'autre par la suite mais qui se suffit à lui-même. Ce bien, dans la mesure où il concerne les hommes, on peut l'appeler le bonheur (eudaïmonia). A vrai dire, cette réponse n'a rien d'original : tout le monde conviendrait que le bonheur est ce que nous cherchons dans la vie et qu'il consiste à première approximation '' à bien vivre '' et '' à réussir dans l'action ''.

Pour comprendre en quoi se résume le bonheur, il est important de savoir qu'elle est la fonction, l'œuvre propre à l'homme. Alors, tout organe, tout être a une fonction : l'œil est là pour voir, le nez pour sentir. La vertu de chacun est de bien remplir sa fonction, ce qui signifie primordialement l'excellence.

Section 2 : Caractéristiques du bonheur

Le but de la vie humaine est le bonheur. Comment faire pour être heureux dans la vie, c'est ce qui retient l'homme. Chaque jour, toutes les pensées de l'homme sont orientées vers cette interrogation : comment faire pour être heureux ? C'est pourquoi le but de la vie humaine est le bonheur, fin parfaite et

souverain bien. C'est ce qui apporte un contentement et une satisfaction de l'homme tout entier. Le bien suprême. Qu'est-ce-qui fait alors la force, le pouvoir de ce bonheur ? Ce ne sont rien que ses éléments caractéristiques. Alors, le bonheur est caractérisé par une certaine excellence dans l'extériorité qui se manifeste par des actes et également par une intériorité de la manière d'être. Autrement dit que le bonheur ne se repose pas sur la seule estime de soi mais sur l'équivalence de l'estime de soi et de l'amour du prochain. Ce qui voudra dire que celui qui est heureux ne doit pas se refermer sur lui-même sans pour autant chercher à aider ses proches. Et c'est ainsi que le bonheur trouve son sens d'être chez lui.

Cette double dimension qu'enveloppe l'eudaimonia (le bonheur), le rend à la fois tourné vers autrui et vers soi-même. Le prochain ici n'est pas considéré comme un être abstrait mais toute personne rencontrée sur son chemin à chaque moment de la vie. Chaque instant est donc considéré comme une source de bonheur car il met chacun en contact avec « un autre que lui-même ». Donc une fois que l'homme est heureux, il doit tout faire pour venir en aide à son prochain afin que son bonheur ait de sens. Une fois que l'homme est heureux, est dans un état de plénitude et de satisfaction complète, où rien ne lui manque, le regard sur autrui pour pouvoir l'aider doit être de mise. C'est-à-dire que l'homme heureux doit avoir de la compassion pour ses proches afin de les aider. Le bonheur, le souverain bien sans le secours à autrui est vain. Le bonheur trouve son socle, son fondement dans l'amitié. Ce qui veut dire qu'avec notre bonheur, nous devons aimer les autres et les aider et nous devons aussi leurs vouloir un bien. Alors, Aristote écrit que : « *L'homme honnête au contraire n'agit que pour le bien ; et plus il est bon, plus il agit pour le bien exclusivement, et en vue de son ami, oublieux de son propre intérêt.* »[1]. L'homme honnête doit chercher le bien de son ami, et non son propre bien en premier lieu.

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.377.

Quand on cherche en premier lieu le bien de son prochain, on prospère dans la vie, on connait l'épanouissement, le développement. Tout ce que l'on entreprend réussit, et on devient heureux. C'est ce qui fait la particularité du bonheur. On doit être hospitalier avec nos richesses afin que le sens d'être heureux puisse trouver place en nous. Nous n'allons pas voir parce que nous sommes heureux, nous n'allons plus besoin des amis car comme l'a dit Aristote « *l'ami, qui est un autre nous-mêmes, doit nous procurer ce que nous ne pourrions-nous procurer à nous seuls* »[1]. De cette assertion, nous pourrions comprendre que quoiqu'en soit notre statut dans la richesse, de ne pas ignorer les gens, de ne pas mépriser les autres car nous aurons toujours besoin d'eux afin qu'ils nous procurent ce que nous-mêmes nous ne pourrons pas nous procurer seuls. Les amis sont les plus précieux des biens extérieurs.

Le propre de la vertu et de l'homme vertueux c'est le faire du bien autour de soi. Il faut que les gens qui entourent l'homme heureux, l'homme de bien puissent bénéficier de ses bienfaits envers eux. L'homme de bien doit cultiver la bienveillance envers qui que ce soit car « *en général, la bienveillance est excitée par la vertu* »[2]. La vertu nous pousse donc à être bienveillants envers les autres. Ce qui constitue une des caractéristiques du bonheur est la bienveillance. Avoir de la bienveillance envers ses proches revient à rechercher le bien commun par la vertu générale. C'est pourquoi dans son introduction, Aristote écrit : « *La recherche de la vertu personnelle et de la vertu générale sont en effet inséparables ; le sage doit, pour autant qu'il est sage, participer à la recherche du bien commun* »[3], pour nous fait comprendre que nous ne devons pas rechercher notre bien seul, notre seul bonheur, mais que nous devons penser aussi aux autres afin de rechercher le bien commun.

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.381.
[2] Aristote, *Op. Cit.* p.371.
[3] Aristote, *Op. Cit.* p.17.

De part cette même affirmation, on comprendrait que le sage évoqué n'est pas quelqu'un qui aurait le monopole du savoir ou qui serait au sommet de la hiérarchie mais quelqu'un qui du fond de son cœur est gouverné par l'idée du bien. Il est quelqu'un qui est toujours assoiffé du bien-être de l'autre, donc un homme ayant de la compassion envers autrui. C'est sans doute cette disposition qui le pousse incessamment à rechercher le bien commun. Et c'est en recherchant le bien commun que l'on recherche son propre bien. Vouloir le bonheur des autres, c'est vouloir son propre bonheur. Le sens d'aide, d'hospitalité doit couler dans les veines d'un homme sage, ce qui le poussera à faire incessamment du bien, à porter un coup de mains aux autres. A chaque instant, à chaque moment de la vie, le souci premier de l'homme de bien, de l'homme heureux doit être comment faire pour aider les autres avec sa richesse, comment faire pour leurs vouloir aussi un bien.

En effet, nous avons trois catégories de bien que sont les biens extérieurs, les biens de l'âme et les biens du corps. Alors, quand nous parlons des biens du corps, nous faisons allusion à la santé ; quand nous parlons des biens de l'âme, nous comprenons par-là la tranquillité de l'âme, la paix de l'âme ; et enfin quand nous parlons des biens extérieurs, il s'agit bien de la richesse, de l'honneur. Les amis sont les plus précieux des biens extérieurs que l'homme puisse avoir sur cette terre. C'est ainsi qu'Aristote écrit : « *..., quand on accorde tous les biens à l'homme heureux, il est absurde évidemment de ne pas lui accorder des amis ; car c'est, à ce qu'il semble, le plus précieux des biens extérieurs* »[1]. Ce qui veut dire simplement que quoiqu'en soit le statut d'un homme heureux, il aura toujours besoin des amis car une vie sans amitié est vaine, est non-sens. Les amis sont les personnes qui nous procurent ce que nous-mêmes nous ne pourrons pas nous procurer.

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.381-382.

Section 3 : Bonheur : idéal bien

Dans cette section de travail, nous aurons à analyser le bonheur qu'est l'idéal bien afin de savoir le pourquoi les hommes désirent ce bien ultime en menant des actions. Que les actions soient bonnes ou mauvaises, cela concoure vers quelque chose. Alors, comment l'homme perçoit le bonheur dans cette vie et mène toutes les actions possibles afin de l'avoir ? Autrement dit, quelle est la conception de l'homme sur le bonheur ?

En effet, le bonheur pour certains, c'est quand on ne manque de rien, quand on est heureux. Pour d'autres, c'est un état essentiellement moral atteint généralement par l'homme lorsqu'il a obtenu tout ce qui lui paraît bon et qu'il a pu satisfaire pleinement ses désirs, accomplir totalement ses diverses aspirations, trouver de l'équilibre dans l'épanouissement harmonieux de sa personnalité. De là, nous comprenons que le bonheur est en accord avec la tranquillité de l'âme. Le bonheur qu'est l'idéal bien est le vœu de tout homme.

Le bonheur c'est l'épanouissement de notre être : « *Le bonheur signifie l'épanouissement de notre personnalité. Le bonheur, dit-on, c'est la « réalisation » de notre être* »[1]. Puisque l'homme veut toujours être dans une satisfaction complète où il n'éprouvera aucune peine de la vie, il cherche toujours là où il serait à l'aise. Ainsi, comme l'a souligné Aristote, le bonheur est quelque chose de meilleur. Or les hommes ne cherchent que ce qui est meilleur, d'où leur aspiration au bonheur, à l'idéal bien. Aristote écrit donc que : « *le bonheur est tout à la fois ce qu'il y a de meilleur, de plus beau et de plus doux* »[2]. Le bonheur est ce qu'il y a de plus précieux des biens. C'est dire encore que le bonheur, c'est quand on est avec sa famille, ses enfants, c'est quand on n'est pas dans une difformité repoussante, quand on n'est pas d'une mauvaise naissance, quand on

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.19.
[2] Aristote, *Op. Cit.* p.59.

n'est pas isolé et sans enfants ou bien c'est quand la mort n'a rien enlevé de ses semblables.

Donc pour que le bonheur soit au complet, il faut ces utiles accessoires. Ce sont ces utiles accessoires qui donnent du sens au bonheur. Le bonheur ne peut donc pas se passer de ces choses pour se prétendre être le bonheur. Le bonheur est en concordance directe, en conformité avec ces utiles accessoires. Pour être au complet, le bonheur ne peut pas se passer des biens extérieurs. Les biens extérieurs sont ce qui fait la force du bonheur. Etant donné que le bonheur, l'idéal bien est une certaine disposition morale, une certaine disposition de l'âme, il ne peut pas ne pas pouvoir faire corps avec les biens extérieurs. Car, parlant des biens extérieurs, nous entendons par là la richesse, l'honneur, les amis, les enfants, la femme, les moyens de déplacement, etc. Sans ces biens extérieurs ci-dessus et même si l'homme est dans une tranquillité de l'âme, nous ne croyons pas que la vie de l'homme aura un sens. Aristote ajoute ceci : « *Ce qu'on appelle alors le bonheur, c'est une sorte de succès et d'honnêteté* »[1]. De cette assertion, on comprendrait que le bonheur c'est quand on réussit dans la vie et on est conscient de sa réussite. C'est pourquoi tous les vœux de l'homme s'articulent autour du bonheur. Son propre bonheur constitue donc l'épicentre, le foyer même où se dirigent toutes les actions humaines.

Par ailleurs, dans le chapitre VII du livre I, Aristote pose le problème de savoir s'il est possible d'apprendre à être heureux, d'acquérir le bonheur par certaines habitudes ou s'il n'est pas plutôt l'effet de quelque faveur divine. Autrement dit, est ce que le bonheur est l'effet d'un effort humain ou bien il est un don divin ? Alors, il répond que s'il arrive et que la vie est un don quelconque que les dieux aient accordé, donné aux hommes, on peut se permettre de dire que le bonheur est un bienfait qui nous vient d'eux, que le bonheur nous est accessible

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.56.

grâce à eux. On comprend ainsi donc que l'homme est heureux grâce à la faveur divine qui lui a été accordée.

Cependant, le bonheur se présente comme une réalité à la fois divine et accessible à la plupart des hommes. Il ne peut résulter du hasard ; il exige au contraire un considérable effort ; seuls les êtres présentant une certaine valeur morale et exerçant leur raison peuvent être dits heureux en ce sens, mais cela ne concerne ni les animaux ni les jeunes enfants. Cet effort ne parvient pourtant pas à faire du bonheur une possession inébranlable, comme le penseront les stoïciens. Le bonheur n'est pas toujours l'effet d'un don divin ; l'homme aussi peut conquérir son propre bonheur par des moyens qui lui semblent bon. Ainsi donc, le bonheur nous est accessible à tous et qu'il vaut mieux conquérir le bonheur que de le devoir au simple hasard. C'est-à-dire que nous n'allons pas toujours accrocher le bonheur à un vent favorable. Consistant en une activité conforme à la vertu, le bonheur est en effet une disposition stable et parfaite ; il est du reste la meilleure ressource pour tirer partie de l'adversité. Nous devons le conquérir car la raison humaine nous confirme que c'est ainsi que l'homme peut devenir heureux. La raison nous dit que c'est par la conquête que nous pouvons obtenir le bonheur. Ce serait trop absurde de renvoyer le bonheur à quelque chose de hasard, à un vent favorable. L'homme devient heureux, atteint cet état de satisfaction morale et complète en agissant bien par ses actes, en faisant de bonnes actions car il s'est mis déjà dans la tête qu'il veut avoir quelque chose de très précieux : son idéal bien.

Donc le bonheur, l'idéal bien de tous les jours vient d'un effort de soi-même et non d'un simple hasard qui serait venu des dieux. L'essence du bonheur est la suffisance à soi. Le bonheur est un bien qui diffère des autres. Ecrit-il que : « *le bonheur n'est pas un bien parmi les autres : il est le bien suprême, la fin de toute action humaine* »[1]. Il continue et il ajoute ce qui suit : « *Le bonheur est en soi*

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.21.

activité se suffisant à elle-même ou, plus précisément, la forme la plus achevée de l'activité humaine »[1]. De ces deux assertions, on voit que le bonheur c'est la perfection de notre vie. La réalisation la plus parfaite, la plus stable d'une vie. Le bonheur c'est une forme d'activité qui a son principe en elle-même.

C'est d'ailleurs ce que nous entendons à travers ce passage de l'introduction : « *Le bonheur, clef de l'éthique aristotélicienne, n'est donc ni béatitude ni ravissement. Le bonheur est praxis, c'est-à-dire une forme d'activité ayant son principe en elle-même* »[2]. Voilà donc ce à quoi renvoie le bonheur. C'est l'idéal bien qui est une aspiration humaine permanente de tous les jours.

De plus, le bonheur est habité d'un paradoxe fondamental qui le rend consubstantiellement proche et lointain. Autrement dit qu'autant le bonheur apparaît comme notre destinée personnelle à laquelle nous avons accès à tout moment, autant est-il séparé de nous par de lointains obstacles, lesquels nous empêchent de l'avoir. Autant il y a eu omniprésence de l'aspiration au bonheur, autant il y a une lutte permanente contre tout obstacle empêchant le bonheur. Plusieurs sont les obstacles qui nous empêchent d'accéder au bonheur du moment où nous aspirons avoir ce bonheur. Et puisque le but de l'homme c'est son bonheur, il mène toutes les actions possibles pour pouvoir lutter contre tout obstacle à son bonheur afin de l'avoir. Il apparaît que ce paradoxe est générateur d'une grande tension. Proximité immédiate du bonheur, difficulté constante à s'en approcher.

Ainsi donc, la solution préconisée par Aristote est l'idée d'un bonheur moral. Un bonheur qui trouve sa raison d'exister dans la contemplation, dans une disposition parfaite de l'âme. C'est le bonheur issu d'une pratique vertueuse. Alors, la vie de la meilleure serait vécue au regard de la vertu. Le problème n'est pas de savoir s'il faut ou non chercher à être heureux mais plutôt ce qui nous rend

[1] Aristote, *Ibid.*
[2] Aristote, *Op. Cit.* p31.

heureux non la fin mais les moyens. Ce qui veut dire que le bonheur, l'idéal bien dont parle Aristote ici n'est pas un bonheur quelconque mais plutôt un bonheur qui ne peut être conçu qu'à travers une pratique vertueuse. Un bonheur qui trouve sa source dans les actes de vertu. La vertu est donc le moyen, le chemin par lequel l'homme peut-il arriver dans une disposition parfaite, stable de l'âme qui n'est que l'idéal bien.

Chapitre III : Analyse (portée), limites et perspectives

Analyser la position aristotélicienne de la question du bien et du bonheur, revient à porter un jugement positif sur les différents points abordés par Aristote sur cette question du bien et du bonheur en ressortant ses mérites d'une part, et d'autre part cela revient à porter un jugement critique sur la position d'Aristote sur la question du bien et du bonheur en relevant les limites de sa thèse. Ainsi, nous aurons à parler de la portée de la théorie aristotélicienne du bien et du bonheur dans la section 1 ; nous aurons à relever les limites de la thèse d'Aristote dans la section 2 et enfin dans la section 3 nous aurons à faire une perspective.

Section 1 : Portée de la théorie aristotélicienne du bien et du bonheur

Les philosophes de l'Antiquité ont lié la recherche du bonheur à la moralité. D'où le nom d'eudémonisme (du terme grec « *eudaimonia* » qui désigne bonheur, prospérité ou félicité) donné à leur philosophie. La thèse centrale de l'eudémonisme a trait à la coïncidence de la poursuite du bonheur et de l'accès à la vertu. Les philosophes l'ont défendue contre les objections communes qui leur étaient opposées. C'est ainsi dans ce sillage que s'inscrit la morale aristotélicienne qui prône le bonheur comme la fin de toute action humaine.

Alors, le but de la vie étant le bonheur, l'homme mène toutes les actions possibles pour l'avoir. L'éthique étant une discipline pratique axée sur l'action, Aristote à travers son ouvrage *Ethique à Nicomaque* qu'est le plus décisif de ses traités, ne donne pas son message, ne s'adresse pas ni aux enfants, ni aux esclaves mais Aristote entend donner des règles morales à l'homme libre et réfléchi, aux sages de la citée grecque. Il s'agit fondamentalement pour le Stagirite le bonheur en tant que contemplation et acte de notre être le plus divin. Son ouvrage pose le véritable problème de la manière dont l'homme arrivera à la réalisation de son bonheur. Autrement dit, l'ouvrage révèle les moyens par lesquels l'homme deviendra heureux. Aristote a donc le mérite de nous faire part de ces moyens, de ces voies par lesquels l'homme atteindra son bonheur en ce monde. Car, de nos

jours, la pensée première de l'homme se centre sur l'idée du bonheur, sur la manière de réaliser son bonheur en ce monde. C'est le but final de la vie de l'homme. C'est ce qui amène Aristote à dire que le bien est « l'objet de tous les vœux »[1]. Le bien, encore le bonheur est la fin ultime de toute action sur terre.

Ainsi donc, poursuivant sa fin ultime de la vie qu'est le bonheur, l'homme mène des actions. Chaque jour de la vie, l'homme mène des actions, pose des actes en vue de sa fin afin de l'atteindre. Répétant donc ces actes quotidiennement en vue du bonheur, cela devient une habitude pour lui. Et comme l'on le dit souvent que l'habitude est la seconde nature de l'homme, cette habitude que l'homme a de répéter des actions en vue du bonheur l'amène à une disposition stable. Puisqu'il est dans cette disposition stable, ceci l'amène à être vertueux, à poser des actes vertueux. Car, les vertus s'acquièrent en s'exerçant à la vertu, en pratiquant chaque jour de la vertu. L'habitude est un point crucial dans l'acquisition des vertus. Aristote, écrit à cet effet : « *en un mot, les modes d'être ne proviennent que de la répétition fréquente des mêmes actes* »[1]. La répétition, l'habitude importe beaucoup pour avoir accès à la vertu. Or, la vertu, c'est le juste milieu, c'est la médiété entre les actes, les actions. Il écrit :

> « *La vertu est cette disposition qui nous rend capable de poser les meilleurs actes et qui nous dispose le mieux possible à l'égard de ce qu'il a de meilleur, le meilleur et le plus parfait étant « ce qui est conforme à la droite raison », c'est-à-dire le milieu entre l'excès et le défaut par rapport à nous* »[2].

La vertu est la disposition par laquelle un homme devient bon et par laquelle son œuvre propre sera rendue bonne. Donc, la disposition stable de l'homme l'amène à la vertu laquelle maintenant le porte au sommet de la vertu qu'est la phronésis, la prudence. Ainsi, il devient l'homme prudent qui non seulement est capable de discerner de manière réfléchie et délibérée la voie moyenne, la médiété entre deux vices mais, une fois ce discernement opéré, est capable de porter au

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.35.
[2] Aristote, *Op. Cit.* p. 95.

sommet de l'excellence la vertu qu'il souhaite mettre en œuvre. Et par la phronésis, la prudence, il accède à son bonheur en ce monde.

C'est ainsi donc le chemin, la tragédie par lequel l'homme peut-il arriver à réaliser son bonheur en ce monde d'après l'éthique d'Aristote.

Voici donc le diagramme de l'éthique aristotélicienne :

Bonheur

↑

Phronésis

↑

Vertu = sophia

↑

Disposition stable

↑

Habitude (habitus)

↑

Répétition

↑

Action

Aristote a le mérite de nous apprendre comment devenir heureux dans ce monde. Il a conçu une éthique dans l'antiquité qu'aucun philosophe n'a réussi à faire face, à critiquer, qu'aucun système n'a renversé jusqu'au XVIIIe siècle.

Depuis l'antiquité jusqu'au XVIIIe siècle aucun système n'a résisté devant l'éthique d'Aristote puisqu'il a réussi à tracer tous les moyens par lesquels

l'homme trouvera ce souverain bien. La morale d'Aristote repose sur la recherche, la quête du bonheur. Chez Aristote, l'éthique repose sur l'idée qu'il y a en chaque être vivant une tendance naturelle radicale à rechercher son propre bien. Le bien est l'objet de tous les vœux comme nous l'a signalé Aristote. C'est l'axiome de l'éthique aristotélicienne. Car il sait que tous les arts, toutes les recherches méthodiques de l'esprit, aussi bien que tous nos actes et toutes nos décisions réfléchies semblent toujours avoir en vue quelque bien que nous désirons atteindre.

Avec Aristote, l'action n'est pas réservée proprement à l'homme mais aux vivants en général de même que la notion d'action, la notion de bien va connaitre une grande extension, le bien n'est pas purement anthropologique. Même si les êtres tendent tous vers leurs biens, ils n'y tendent pas tous de la même manière.

La recherche du bonheur dans ce monde est la manière proprement anthropologique de rechercher le bien. L'action humaine est particulière : elle est un comportement précédé d'une décision. La décision est motivée par une réflexion. L'homme agit pour être heureux : l'éthique d'Aristote repose sur la recherche du bonheur. Le bonheur est donc le fondement de l'éthique aristotélicienne. La morale d'Aristote est un ensemble de codes, de règles pouvant conduire au bonheur. Pour Aristote, pour être heureux, pour atteindre son souverain bien, il suffit de pratiquer les règles morales qu'il a définies dans son éthique. L'éthique d'Aristote c'est donc une théorie de l'action pour le bonheur. Il retrace toutes les voies possibles par lesquelles l'homme aura le bonheur. En ce sens, cette éthique d'Aristote est louable car le bonheur est l'aspiration première des hommes, le bonheur est ce à quoi convergent toutes les idées de l'homme.

Aristote, dans son *Ethique à Nicomaque* s'est penché sur la question de la morale d'une manière intéressante que désormais plus personne ne peut faire de la morale ou de l'éthique sans faire un détour par son œuvre qui est en quelque sorte pour le moraliste passage obligé. Autrement dit que personne ne peut vouloir

faire de la morale sans chercher à emprunter les règles morales de l'*Ethique à Nicomaque*. Aristote, a donc le mérite de retracer tous ces paramètres par lesquels l'on atteindra le bonheur dans son ouvrage. Et c'est pourquoi son système éthique a vécu 22 siècles environ. Tout le monde se contentait de ce qu'a écrit Aristote pour atteindre son bonheur. Aristote, est un philosophe aux multiples facettes qui, selon le cas, se rapproche de l'hédonisme ou de l'utilitarisme, qui esquisse une éthique de la règle, dont la morale naturelle ne veut pas négliger l'excellence de l'extase. Il serait peu contestable que l'éthique d'Aristote comprend deux volets dont la cohérence est problématique.

D'un côté, l'homme ne peut réellement accomplir ce qu'il est qu'en participant activement à la vie de sa communauté : la politique semble être le domaine privilégié de l'accomplissement de la nature humaine. La réussite de la vie ne dépend pas seulement de l'initiative individuelle, ni seulement des dispositions de l'individu. La santé, la fortune, la marge de manœuvre que les institutions laissent à l'action mais aussi le type d'éducation que l'on reçoit, est ce qui nous fait acquérir de saines habitudes. Tout cela contribue pour beaucoup à cette réussite. La cité est précisément le cadre où l'individu peut jouir de ces conditions et agir pour former avec d'autres une communauté libre. C'est pourquoi la cité, est la condition indispensable pour que l'homme réalise sa nature d'être raisonnable.

De l'autre côté, la raison n'est vraiment conduite au sommet de son activité que pour la contemplation dont la réussite requiert la solitude. Sur ce point, Aristote se rapproche de Platon et de sa conception extatique du bonheur, quand il parle de la valeur d'une telle contemplation, participation de la pensée à l'inconditionné et au parfait. L'ambigüité de la nature humaine vient du double rôle que doit jouer la raison.

Ce double aspect apparaît en particulier dans le livre X qui prône la vie contemplative mais qui rappelle in fine la nécessité d'une éducation pour acquérir

les vertus. Pour faire face à cette dualité, Aristote tente à s'appuyer sur la constitution des cités en convoquant les différentes conceptions de la vie réussie, à trouver entre elles une conciliation. On pourrait donc résumer ainsi : il est capital de trouver une solution à la contradiction entre la perspective interne du vécu et la perspective externe de l'utilité pour les autres. Or, en menant une vie droite, le citoyen contribue à l'utilité générale : sa disposition à l'action raisonnable ouvre le citoyen vertueux à la compréhension de ce qu'il possède en commun avec les autres membres de la cité. Mais, le bien et la finalité de la cité, c'est la vie et le bien vivre des citoyens. C'est pourquoi celui qui travaille au bien commun, accomplit alors sa propre destination et c'est dans l'amitié qu'il parvient au sommet de ce qu'il partage de commun avec les autres membres de la citée. Le cas de l'amitié occupe une situation cruciale, à l'entre croisement des deux écrits aristotéliciens ou éthiques aristotéliciennes.

Par ailleurs, dans son ouvrage *Propos sur le bonheur* et en particulier dans le chapitre LXXXIX intitulé bonheur est vertu, Alain se rapproche d'Aristote en voyant le bonheur personnel dans la recherche du bonheur du voisin ; c'est-à-dire que c'est en recherchant le bonheur des autres que l'on trouve son propre bonheur. Alain nous montre donc la différence existante entre les sages d'autrefois et les sages d'aujourd'hui.

Alors, les sages d'autrefois s'accordaient le plaisir de chercher leur propre bonheur contrairement aux sages d'aujourd'hui qui trouvent du plaisir à enseigner le bonheur du voisin. C'est-à-dire pour les sages d'aujourd'hui le bonheur propre n'est pas une meilleure chose à chercher mais plutôt qu'il faut rechercher le bonheur des autres sans lequel l'on ne pourrait avoir son propre bonheur. C'est ce qu'Alain nous fait comprendre en écrivant ce qui suit :

> « *Les sages d'autrefois cherchaient le bonheur ; non pas le bonheur du voisin, mais leur bonheur propre. Les sages d'aujourd'hui s'accordent à enseigner que le*

bonheur propre n'est pas une noble chose à chercher, [...] ; les autres enseignent que le commun bonheur est la vraie source du bonheur propre »[1] .

Donc le vrai bonheur est celui obtenu après être sacrifié pour le bonheur des autres selon les sages d'aujourd'hui.

D'autre part, pour Alain, l'effort doit subordonner à la recherche du bonheur ; c'est-à-dire que l'homme ne doit pas attendre le bonheur de quelque part pensant que c'est le résultat d'une quelconque faveur divine. L'homme doit construire son bonheur. Selon Alain, le bonheur n'est pas un objet dans une vitrine qu'il faut désirer et attendre de la faveur quelconque. Le bonheur n'est pas non plus cet idéal inatteignable dont nous parlent certains auteurs, certains poètes. Si l'homme va chercher le bonheur comme un bien extérieur à soi, attendre de le recevoir comme une grâce, c'est se condamner au malheur. C'est-à-dire que quand nous allons vouloir le bonheur et n'allons rien faire pour l'avoir, c'est le malheur qui viendra nous visiter.

Tandis que la passion est subie et que le plaisir est donné ou rencontré, le bonheur suppose l'action, l'initiative, la gymnastique du corps. Il s'agit de reprendre la main, de se faire acteur de son bonheur plutôt que d'être victime de ses passions. Alain écrit donc ce qui suit : « *Il faut vouloir être heureux et y mettre du sien. Si l'on reste dans la position du spectateur impartial, laissant seulement entrée au bonheur et portes ouvertes, c'est la tristesse qui entrera* »[2]. Il faut construire son bonheur au lieu d'attendre à l'obtenir par quelque faveur. Sur ces points, Alain se rapproche d'Aristote qui nous fait comprendre que les hommes agissent, mènent des actions en vue d'une fin bonne. Ce qui voudra dire que chez Aristote les hommes construisent leur bonheur par leur propre effort.

Le bonheur ne dépend donc pas du discours sur les passions mais de l'action du corps. Alain rejoint aussi Aristote du côté de la vertu qui n'est que le juste

[1] Alain, 1928, *Propos sur le bonheur*, Paris, Gallimard, p.203.
[2] Alain, *Op. Cit.* p.205.

milieu. D'après Aristote, pour prétendre être heureux, il faut faire preuve de la vertu ; c'est-à-dire qu'il faut agir modérément. Ecrit-il :

> « *Faire et non pas subir, tel est le fond de l'agréable. Mais parce que les sucreries donnent un petit plaisir sans qu'on ait autre chose à faire qu'à les laisser fondre, beaucoup de gens voudraient goûter le bonheur de la même manière, et sont bien trompés* »[1].

L'on s'éloigne du bonheur en se perdant dans les plaisirs reçus, ce dont nous ne sommes pas les auteurs. C'est une illusion du bonheur qui nous détourne du bonheur véritable.

Donc pour Alain, le véritable bonheur nécessite l'effort de l'intéressé et une pratique vertueuse. C'est-à-dire qu'il faut faire des efforts, qu'il faut mener des actions pour atteindre le bonheur sans oublier qu'il faut agir suivant le juste milieu, qu'il faut faire des choix à la fois modérés et ajustés.

Section 2 : Limites de la théorie aristotélicienne du bien et du bonheur.

Dans cette section de travail, nous aurons à analyser le bien et le bonheur sous une autre forme autre que celle d'Aristote. Ainsi donc, nous aurons à critiquer la thèse d'Aristote selon laquelle son bien ou son bonheur est l'idée première qui gouverne les actions de l'homme.

En effet, le bien ne doit pas être la fin ultime d'une action. C'est-à-dire qu'une action ne doit pas au préalable viser un bien. Toute action doit être délibérée, c'est-à-dire ne doit pas être conditionnée par quelque chose. C'est ce que doit être une action humaine. Elle ne doit pas porter un choix sur quelque chose en la prévoyant. L'homme ne doit pas viser le bien, le bonheur dans ses actions, mais celui-ci doit agir par la bonne volonté. L'intention qui gouverne ses actions doit être bonne. Ainsi donc, c'est ce système moral basé sur la bonne volonté qu'à inventer Kant pour renverser le système morale d'Aristote au XVIIIe siècle. Toute action doit avoir une bonne volonté à sa source.

[1] Alain, 1956, *Propos,* Paris, Gallimard, p.635.

- **La morale kantienne**

Une éthique fondée universellement doit reposer sur une vertu non conditionnée par le bonheur dans le respect du devoir absolu.

Alors, dans la perspective kantienne, la vertu loin d'être un instrument de la recherche du bonheur s'oppose à la phronésis pour être rectitude de l'intention du devoir.

Ainsi, dans la logique kantienne, il faut clairement exclure la prudence de la moralité parce que son principe est seulement conditionnel. Or la morale a pour vocation de fonder des principes absolus et universels. L'œuvre de la morale c'est de fonder un principe qui vaille en tout temps et en tout lieu. Le principe de la morale doit être universel.

On ne peut fonder la morale que sur le seul principe qui est : la bonne volonté. La morale ne s'appuie pas sur les dons de la nature qui sont relatifs d'une part. Ce sont de simples moyens dont la valeur dépend des fins pour lesquelles ils sont employés. Leur valeur morale n'est pas inconditionnée et inconditionnelle, mais dépend de l'usage qu'on en fait. Kant opère une véritable révolution éthique car il disqualifie les qualités de l'esprit. D'autre part, la morale ne s'appuie pas non plus sur les dons de la fortune : un heureux hasard.

C'est ainsi que Kant porte le coup de massue décisif à l'éthique antique, à l'éthique d'Aristote. Pour Kant, le seul principe qui reste, c'est la bonne volonté : « *De tout ce qu'il est possible de concevoir dans le monde, et même en général hors du monde, il n'est rien qui puisse sans restriction être tenu pour bon, si ce n'est seulement une bonne volonté* »[1]. La bonne volonté est ce qui doit gouverner nos actions, et non simplement être vertueux. Selon Kant, toute action doit avoir à sa base la bonne volonté.

[1] Kant, 2018, *Fondement de la métaphysique des mœurs,* Trad. et notes par Victor Delbos, Préface de Monique Castillo, Paris, LGF, p.57 ;

Une action humaine qui ne se fonde pas sur la bonne volonté n'est pas agréable. C'est ce qui fait la différence entre Kant et Aristote ; car pour Aristote toute action doit avoir en vue quelque bien mais pour Kant l'homme doit agir suivant une bonne volonté. Les actes, les actions de l'homme ne doivent pas être conditionnées comme le dit Aristote, mais les actions de l'homme doivent être inconditionnées. C'est ce que défend Kant. L'homme doit agir inconditionnellement sans attendre quelque chose à la fin. L'homme doit avoir la capacité à surmonter son inclination au mal en agissant d'après des principes moraux. C'est la vertu kantienne. Elle implique que nos intentions morales possèdent une force telle qu'elle sorte toujours victorieuses du combat qu'elles livrent à nos inclinations mauvaises. Cet effort est une disposition relevant de la nature humaine. C'est le propre de l'homme que d'être déterminé a priori à l'action par une loi de la raison. Loin d'être une habitude acquise une fois pour toute, la vertu est la rectitude de l'intention intérieure dans un effort sans cesse renouvelé vers l'accomplissement parfait du devoir.

Le devoir est comme un principe fondateur de l'éthique chez Kant ; c'est-à-dire que l'éthique kantienne se fonde, trouve sa base dans le devoir. L'homme ne doit pas agir par contrainte mais par devoir. Dans son ouvrage intitulé *Le capitalisme est-il moral ?* paru aux éditions Albin Michel, le philosophe français André COMTE-SPONVILLE considère la morale comme ce que l'on fait par devoir (en mettant en œuvre la bonne volonté). Là, André rejoint Kant parce que sa morale aussi prône le devoir.

Alors, Kant parlant du devoir nous invite à une pratique des impératifs. En effet, Kant expose la distinction générale entre l'impératif hypothétique et celui catégorique. Ainsi, l'impératif hypothétique est un principe qui consiste à agir en vue d'une fin et cette fin n'est autre que son bonheur. Si compte tenu d'une fin, une action qui doit conduire à cela est bonne, alors l'impératif est hypothétique. Lorsque le principe de l'action est condition pour l'obtention d'un gain, il est

hypothétique. « *L'impératif hypothétique exprime donc seulement que l'action est bonne en vue de quelque fin, possible ou réelle* »[1]. L'impératif hypothétique est un moyen d'action pour parvenir à un but. Or pour que l'action soit morale, elle doit être bonne en soi ; c'est-à-dire l'action doit être déterminée de façon inconditionnelle a priori, ce qui est le seul attribut de l'impératif catégorique.

Quant à l'impératif catégorique, il est le principe qui détermine le devoir, seul fondement de la morale kantienne. Au fondement du devoir se trouve '' la bonne volonté ''. La bonne volonté est une valeur qui est bien supérieure aux autres, dans la mesure où elle est la seule qui soit capable de ne pas être en faveur des inclinations. En effet, la bonne volonté n'est pas liée à un but, ni à la réussite d'une action. Elle est indépendante du résultat, car sa valeur morale dépend essentiellement de notre intention (qui doit être également bonne). La bonne volonté est donc une valeur absolue car elle est une idée pure de la raison. La bonne volonté consiste à faire le « bien » par devoir. Celui-ci (le devoir) est lié à l'impératif « catégorique », car cet impératif est la formule fondamentale du devoir.

Alors, Kant nous donne les repères qui prouvent qu'une volonté peut être dite bonne. La bonne volonté vaut pour son intention. La volonté est bonne lorsque l'intention qui en est à la base est bonne. Mais comment savoir qu'une intention est bonne ? Kant répond par trois propositions :

- 1ère Proposition : La bonne volonté est celle qui agit par devoir.
- 2ème Proposition : Une action par devoir est morale en vertu de la maxime qui préside à l'action.
- 3ème Proposition : Le devoir est la nécessité d'accomplir une action par respect de la loi. C'est la représentation de la loi en elle-même qui fait de

[1] Kant, *Op. Cit. p.*86.

> telle sorte que sa maxime puisse s'ériger en loi universelle. La loi en tant qu'elle commande la raison, contraint et détermine la volonté.

Kant l'appelle impératif catégorique qui représente l'action comme nécessaire en elle-même et par elle-même sans considération d'une autre fin. « *Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle* »[1].

Kant formule ainsi un principe qui doit s'imposer raisonnablement à tous. Autrement dit, je dois toujours me conduire de telle sorte que je puisse aussi vouloir que ma maxime devienne une loi universelle. Il faut toujours agir comme on souhaite que les autres agissent. Elle repose sur la volonté qui institue une législation universelle. La morale se fonde sur l'autonomie de la volonté qui se dote de loi indépendamment de tout contenu empirique.

L'impératif catégorique est celui préconisé par Kant, car cet impératif ne vise pas un bien, une fin en agissant, mais il se repose sur la bonne volonté qui trouve sa source dans le devoir. Agissant par le devoir sans rien attendre au retour est ce qui nous amène dans la disposition morale. La morale kantienne se fonde sur l'impératif catégorique contrairement à la morale aristotélicienne qui trouve son fondement dans l'impératif hypothétique où l'homme mène des actions, où l'homme agit en vue d'une fin bonne, où les actions de l'homme visent une fin au préalable. Kant nous invite donc à agir de telle sorte que la maxime de notre action puisse s'ériger en loi universelle pour tous. Kant a entrepris de faire une philosophie morale pure débarrassée de tout empirisme et de rechercher le principe suprême de la morale. C'est ainsi qu'il est parvenu aux impératifs catégoriques lesquels permettront d'atteindre le souverain bien dans ce monde. Le souverain bien n'est donc possible que lorsque l'homme agit selon l'impératif catégorique. Voici donc le diagramme de l'éthique kantienne :

[1] Kant, *Op. Cit.* p.94.

Ethique

↑

Vertu

↑

Devoir

↑

Impératif catégorique

↑

Action (par devoir)

↑

Bonne volonté

↑

Intention bonne

Dans d'autres acceptions, comment l'homme accède à son bonheur ?

- **Le bonheur selon les épicuriens**

Dans l'éthique épicurienne, la seule chose réelle qui s'offre à nous, c'est le plaisir. Cette jouissance stable (et sans douleur) a ses racines dans le corps et dans la chair. Pour les épicuriens, le plaisir est caractérisé par l'absence de souffrances corporelles et l'absence de trouble de l'âme.

Le bonheur réside chez Epicure dans la sélection des désirs, et pas du tout dans la multiplication sans fin de tous les plaisirs possibles, comme on le présente trop souvent. Ce serait, bien au contraire, le meilleur moyen de manquer le bonheur ; c'est-à-dire que le fait d'aller à tous les plaisirs nous éloignera du bonheur. Ici, Epicure nous enjoint à nous détourner des faux biens pour nous concentrer sur les choses vraiment essentielles de la vie. C'est pourquoi Epicure nous invite à rechercher les plaisirs (naturels et nécessaires), qui engendrent une jouissance stable, naturelle et paisible. Par ce moyen, le sage (épicurien) jouit de la paix. Il acquiert une tranquillité de l'âme, car pour lui, tout est matériel. Par suite, ce matérialisme ouvre le sage à la paix spirituelle. Dans cette perspective, la philosophie épicurienne désigne une action et une énergie, qui procurent la bienheureuse.

- **Alain**

Voyons aussi dans le chapitre LXXXIX intitulé bonheur est vertu de l'ouvrage *Propos sur le bonheur* d'Alain ce qui suit : tout au début de ce chapitre, Alain nous fait comprendre qu'il y a un certain genre de bonheur qui ne provient pas de nos efforts et à quoi nous ne taillons pas d'importance à ça pour autant comme nous taillons d'importance à notre manteau. C'est ce bonheur obtenu par la rencontre d'une faveur divine, d'un hasard. Ainsi, il écrit : « *Il y a un genre de bonheur qui ne tient pas plus à nous qu'un manteau. Ainsi le bonheur d'hériter ou de gagner à la loterie ; aussi la gloire, car elle dépend de rencontres* »[1]. De là,

[1] Alain, *Op. Cit.* p.203.

on comprendrait que ce genre de bonheur ne dépend pas de nos forces, de nos capacités physiques mais plutôt c'est un hasard. C'est un bonheur auquel on ne s'attendait pas pour autant. C'est un bonheur issu d'un simple hasard. Par exemple le bonheur de gagner à la loterie.

C'est vrai que celui qui a gagné a fait des efforts pour deviner quels numéros seront tirés après tirage, mais il pouvait ne pas gagner car le fait que les numéros qu'il a choisis coïncident avec les numéros tirés, alors cela est l'œuvre d'un hasard. Lui-même en jouant au jeu ne pouvait pas dire avec certitude s'il va gagner ou pas. C'était un hasard qui s'est produit avec lui. C'est ce que nous faisait comprendre Alain. Dans ce cas, le bonheur résulte d'une faveur, d'un simple hasard.

Section 3 : Perspectives

A cette période contemporaine, les jeunes recherchent leur bonheur à tout prix. Voulant le bonheur, ils empruntent toutes les voies possibles pour la réalisation de leur vie. Ce faisant, ils rejoignent les anciens, les hommes de l'Antiquité pour qui la recherche du bonheur est la quête première de toute aspiration. C'est-à-dire qu'en vue de son bonheur, l'homme mène toutes les actions possibles. C'est pourquoi Aristote disait dans son *Ethique à Nicomaque* ce qui suit : « *Tous les arts, toutes les recherches méthodiques de l'esprit, aussi bien que tous nos actes et toutes nos décisions réfléchies semblent toujours avoir en vue quelque bien que nous désirons atteindre.* »[1].

De là, on voit que l'aspiration première de l'homme, c'est le bonheur, le souverain bien. C'est ce qui se passe exactement aujourd'hui où les jeunes sont amoureux du bonheur. Mais, le grand problème qui se pose est la nature des voies par lesquelles ces derniers recherchent ce bonheur. C'est dire qu'ils empruntent à des moments donnés des moyens illégitimes et injustes dans la quête du bonheur.

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.35.

Ainsi, dans le souci de se faire voir l'homme le plus heureux sur terre, ils empruntent des voies anormales, des voies illégales pour acquérir la richesse puisque dans leur tête, le bonheur est synonyme de richesse. Dans la pensée des jeunes d'aujourd'hui, il suffit d'être riche pour être heureux. Le bonheur se résume pour ceux-ci aux biens matériels (avoir de moto, de véhicule, de maison de luxe, de belle femme, etc.). Ayant en tête cela, certains procèdent par le vol de braquage, d'arnaque en faisant alliance avec des fétiches afin que leur marché puisse réussir ; d'autres procèdent par la corruption, le bricolage, surtout dans le domaine politique. De là, on assiste à toute sorte d'injustice dans le monde. D'autres encore procèdent par kidnappage des individus afin de les sacrifier aux fétiches, toujours pour la richesse. Alors, ils deviennent des riches criminels parce qu'ils n'ont pas obtenu la richesse par la bonne voie. Ils ne font pas preuve de la justice car, ils veulent coute que coute la richesse en ignorant que la richesse n'est pas synonyme du bonheur.

Or, ces différentes actions éminentes de l'homme contemporain dans la recherche de son bonheur sont des actions non vertueuses, immorales et inhumaines. Ce qui laisse voir que le bonheur auquel conduit la théorie aristotélicienne est distinct de celui recherché par les hommes aujourd'hui dans la cité. Il faudrait alors ramener l'être humain sur les meilleurs chemins d'accéder au véritable bonheur.

Par ailleurs, le domaine de la politique est l'espace le plus privilégié où domine l'injustice. C'est-à-dire, le sens vertueux n'est plus enraciné dans l'esprit du politique. Etant à la quête du pouvoir, il piétine dans ses actions, dans ses prises de décisions, la dignité humaine. Le respect de l'autre et la notion d'« humanitas » (reconnaitre en l'autre lui-même) n'ont plus place chez lui. Il agit dans le seul but d'avoir le pouvoir et de le conserver. Et généralement, c'est ce qui s'observe chez la plupart des hommes politiques du monde actuel. Ces gens qui agissent ainsi, n'ont aucune connaissance de ce qu'est le bonheur. C'est tout le contraire de

rallier le bonheur à la richesse, à la gloire. Le bonheur est loin d'être synonyme de la richesse. Le bonheur s'obtient dans la juste mesure garante, c'est-à-dire que l'homme accède au bonheur en agissant rationnellement. Aristote nous dit qu' « *il faut agir suivant la droite raison* »[1], pour signifier qu'il faut faire recours à sa propre raison en tout moment qu'on veut poser un acte afin de savoir si l'acte qu'on pose est un acte moral. L'homme doit agir moralement dans ses actions. Ce n'est qu'en agissant moralement que l'homme puisse être heureux. L'homme ne doit pas en vue du bonheur, agir de telle ou de telle manière mais l'action humaine doit être inconditionnée comme l'a souligné Kant. L'action humaine doit être gouvernée par l'impératif catégorique lequel prône l'action par devoir et non l'action en vue d'une fin. Or, le pouvoir possédé par l'homme politique ne représente que son bonheur dans la mesure où ce pouvoir est obtenu par ce dernier sous le contrôle de la vertu et de la justice. Dans cet élan, il s'agit alors de former et d'initier l'être humain à la vertu. Cette formation à la vertu n'est possible que par l'intermédiaire de l'éducation.

En effet, le but ultime de l'éducation est le bonheur lui-même. Or, ce bonheur nous a appris Aristote, est ce à quoi toute aspiration humaine doit tendre. C'est pourquoi, il revient à toute société d'assurer la tâche de l'éducation de l'homme surtout celle des enfants.

Alors, dès le bas-âge, on doit inculquer à l'enfant une éducation morale. On doit depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, apprendre à l'enfant comment se comporter, où rechercher ses plaisirs, ses passions, comment satisfaire ses désirs ; on doit lui apprendre est ce qu'il faut se laisser aller à tous les plaisirs ? C'est l'éducation qui fait l'homme. Si un homme est bon ou mauvais, cela dépend donc de l'éducation qu'il aurait reçue dès son enfance. Si aujourd'hui il y a tant de choses injustes qui se passent, si le monde est rempli rien que de la haine, de la méchanceté, de vol, d'injustice, de crime à tous égards, cela est issu d'une

[1] Aristote, *Op. Cit.* p.80.

mauvaise éducation reçue par les hommes dès leur enfance. Il faut que les peuples et les sociétés mettent en place un système éducatif capable d'orienter les enfants vers la justice. Il faut que l'humanité développe et assure l'éducation à la vertu, donc l'éducation morale, afin que l'homme dans son existence ne cherche que le bien suprême qui constitue son bonheur.

Conclusion

Eu égard de tout ce qui précède, il était question dans notre travail du bien et du bonheur qui pose le problème de la signification des concepts du bien et du bonheur selon Aristote et aussi de la conception de ce dernier dans le dynamisme humain à acquérir le bonheur ou l'idéal bien. Ainsi, il ressort de nos analyses que la question du bien et du bonheur remonte jusqu'à l'Antiquité où les philosophes de cette période s'étaient consacrés à apporter leurs contributions dans la compréhension du bien et du bonheur. Les philosophes de l'Antiquité et d'autres se sont préoccupés de mener des réflexions sur le bien et le bonheur en cherchant ce que c'est que le bien et le bonheur, et en proposant des chemins, des moyens possibles de l'atteindre. De là, le bonheur prend plusieurs acceptions selon que les penseurs du temps le lui ont accordées. Alors, nous avons Aristote qui fut l'un des pionniers ayant abordé en grande partie cette question du bonheur à travers son *Ethique à Nicomaque* qu'est le plus décisif de ses traités sur la morale. En effet, cet ouvrage a pour dessein de nous amener au bonheur parfait. C'est pourquoi Aristote définit le bonheur comme l'épanouissement de notre personnalité. Le bonheur pour lui, c'est la réalisation de notre être. Tandis que le bien est pour lui l'objet de tous les vœux. C'est en vue de ce bonheur que nous menons des actes afin de l'atteindre. Dans l'ouvrage cité haut, Aristote nous a fait comprendre que pour être heureux, pour atteindre le bonheur, il faut une pratique des actes vertueux. Or, la vertu consiste à agir modérément, à agir dans le juste milieu. La vertu est la disposition par laquelle un homme devient bon et par laquelle son œuvre propre sera rendue bonne. D'après Aristote, la vertu est le mode opératoire permettant l'accès au bonheur. C'est simplement par une pratique vertueuse que l'homme atteindra le bonheur. Donc celui qui désire avoir le bonheur doit faire des efforts en menant une vie vertueuse. Sans une pratique vertueuse, l'homme ne peut y arriver à son bonheur. Il faut qu'il agisse dans le juste milieu sans aller à tous les plaisirs, c'est-à-dire qu'il faut fuir les extrémités (le défaut et l'excès) dans tout plaisir. Il ne faut pas se laisser emporter à tous les plaisirs. C'est en

faisant ainsi que l'homme peut avoir le bonheur. L'homme travaille, mène des actions en vue de son bonheur mais les actes qu'il pose doivent être des actes de vertu car c'est par la seule disposition de la vertu que le bonheur lui sera favorable. C'est donc le processus que nous a montré Aristote dans son *Ethique à Nicomaque*. Chez Aristote, l'action morale vise un but, une fin. Ce qui ne devrait pas être le cas. La morale ne doit pas avoir en vue un bien au préalable. Toute théorie morale doit être dépourvue d'une fin. L'action morale doit être inconditionnée. C'est ainsi que l'éthique aristotélicienne a eu coup car elle est conditionnée, elle vise une fin dans l'action. Kant s'oppose à Aristote dans la mesure où sa théorie morale est inconditionnelle, ne vise aucune fin dans l'action au préalable. Dans la morale kantienne, l'action doit être gouvernée par la bonne volonté qui a à son tour une intention bonne à sa base. Dans la morale kantienne, l'homme doit agir par devoir sans rien attendre au retour. C'est cette théorie morale de Kant qui est venue renverser la morale aristotélicienne où l'homme agit en vue d'une fin, où les actions de l'homme sont conditionnées. Kant a démoli cette théorie aristotélicienne à travers son éthique axée sur la bonne volonté où l'homme doit agir par devoir. Ce n'est que par la bonne volonté seule que l'homme pourra avoir le bonheur. Cependant, il serait impossible que l'homme puise atteindre sa satisfaction complète qu'est le bonheur, le souverain bien dans ce monde à cause de ses désirs car il n'y a pas un désir définitif. Satisfaire un désir, appelle un autre désir. Donc le bonheur dans ce monde serait difficile à atteindre à cause de l'insatiabilité des désirs.

Références bibliographiques

Ouvrages spécifiques

- ✓ Aristote, 1951, *Ethique à Eudème*, Paris, Vrin.
- ✓ Aristote, 1992, *Ethique à Nicomaque*, Trad. de J. Barthélemy Saint-Hilaire, Revue par Alfredo Gomez-Muller, Préface et notes d'Alfredo Gomez-Muller, Paris, LGF.

Ouvrages généraux

- ✓ ADANHOUNME K. E. Roger, 2015, *Education et psychologie de développement humain*, Cotonou, Les Editions La Pensée en Afrique.
- ✓ Alain, 1956, *Propos*, Paris, Gallimard.
- ✓ Alain, 1928, *Propos sur le bonheur*, Paris, Gallimard.
- ✓ COMTE-SPONVILLE André, *Le capitalisme est-il moral ?* aux Editions Albin Michel, Paris, LGF.
- ✓ KANT Emmanuel, 2018, *Fondement de la métaphysique des mœurs*, Trad. et notes par Victor Delbos, Préface de Monique Castillo, Paris, LGF.
- ✓ Mgr DUBOST Michel et Mgr LALANNE Stanislas, 2019, *Le nouveau théo, L'encyclopédie catholique pour tous*, Paris, Mame.
- ✓ Russ Jacqueline, *Dictionnaire de philosophie*, C.Badal-Leguil, Paris, Bordas, nouvelle édition 2004.

Webographie

- ✓ CANTO-SPERBER, « Bien, philosophie », Encyclopeadia Universalis [en ligne], consulté le 13 décembre 2021 à 10 heures 20

minutes. URL : https://www.universalis.fr/encyclopedie/bien-philosophie/

- ✓ fr.m.wikipedia.org, consulté le 03 novembre 2021 à 09 heures 15 minutes.
- ✓ TREMOLIERES François, « Ethique à Nicomaque, Aristote-Fiche de lecture », Encyclopaedia Universalis [en ligne], consulté le 13 décembre 2021 à 10 heures 45 minutes. URL : https://www.universalis.fr/encyclopedie/ethique-a-nicomaque/

Table des matières

Sommaire 2
Dédicace 2
Remerciements 4
Résumé 5
Summary 5
Introduction 6
Chapitre I : Signification des concepts du bien et du bonheur et le lien existant entre ces derniers 9
Section 1 : Signification des concepts 9
1.1 : Le bien 9
1.2 : Le bonheur 9
Section 2 : Relation entre le bien et le bonheur 10
Chapitre II : Le bien et le bonheur chez Aristote 12
Section 1 : La vertu comme condition d'accès au bonheur 12
1.1 : La vertu : une position d'équilibre 15
1.2 : La phronésis : la prudence aristotélicienne 17
Section 2 : Caractéristiques du bonheur 18
Section 3 : Bonheur : idéal bien 22
Chapitre III : Analyses (portée), limites et perspectives 27
Section 1 : Portée de la théorie aristotélicienne du bien et du bonheur 27
Section 2 : Limites de la thèse d'Aristote 34
Section 3 : Perspectives 41
Conclusion 45
Références bibliographiques 46
Table des matières 49